



L'ABBAYE  
D'ORIGNY-SAINTE-BENOITE

PAR CH. GOMART

*(Extrait de la Revue de l'Art Chrétien)*

PARIS

LIBRAIRIE DE A. PRINGUET, 25, RUE BONAPARTE.

# L'ABBAYE D'ORIGNY - SAINTE - BENOITE

( AISNE )



Vers le milieu du iv<sup>e</sup> siècle, la fille d'un sénateur romain, nommée Benoite, convertie depuis peu à la religion nouvelle et excitée par le renom des combats que les chrétiens des Gaules soutenaient pour la foi, s'associa à douze autres compagnes, chrétiennes comme elle ; et, sous l'inspiration de Dieu, elles partirent de Rome, pour aller convertir à leur foi les peuples barbares. Cette grande mission n'effraya point ces timides jeunes filles ; ni l'isolement complet dans lequel elles allaient se trouver, ni la crainte d'entreprendre un long voyage sans protection, ne furent un obstacle à leur départ, et lorsqu'au seuil de la patrie, la langue ordinaire fut remplacée par un idiôme étranger, elles n'éprouvèrent pas les sentiments pénibles qui s'emparent alors des âmes les mieux trempées. Dans les temps de foi, il n'était pas sans exemple que des femmes, malgré leur faiblesse naturelle, eussent entrepris cette sainte et pénible mission.

Arrivé dans les Gaules, le troupeau se divisa, et Benoite, après avoir fait un pèlerinage aux reliques de saint Quentin avec sa compagne Léobérie, vint prêcher à Origny (Aurigniacum), alors poste militaire (1) qui commandait le passage de l'Oise (2).

A peine Benoite eût-elle paru dans Origny qu'un bras puissant, quoique invisible, renversa les idoles de l'Empire. Cet événement apporta un grand trouble parmi les prêtres païens. La jeune vierge profita de cette circonstance pour instruire le peuple des vérités de la religion chrétienne, partageant son temps entre la prière et la prédication. La tradition ajoute que, pour rassembler son troupeau, elle se servait d'une clochette. Bientôt de nombreuses conversions eurent lieu ; bien souvent on était venu l'entendre par curiosité et l'on retournait converti. Le bruit de ses succès se répandant de tous côtés, chacun bientôt lui jeta son mot ; celui-ci admira sa sagesse, celui-là médit de sa vertu ; l'un la méprisait, un autre la tournait en dérision. Mais rien ne rebuta cette courageuse apôtre de la foi et plus elle trouva de résistance, plus elle redoubla d'efforts. La joie qu'elle avait de la conversion des âmes donnait de la vigueur à son corps délicat et elle comptait pour rien les difficultés qui avaient un résultat aussi heureux.

Le succès des prédications de Benoite parvint aux oreilles du juge de la province, nommé Matrocle. Ce juge, chargé par l'empereur Julien l'apos-

(1) L'église du Mont-d'Origny et les maisons qui l'environnent, séparées encore aujourd'hui par des rues du restant du village, indiquent les contours d'un camp fortifié, plus élevé que les terrains d'alentour.

(2) De nombreuses médailles d'Auguste, de Faustine, etc., trouvées à Origny, prouvent que cette ville a été anciennement habitée par les Romains.

tat de persécuter les chrétiens, vint à Origny pour surveiller Benoite. A son arrivée, il appela la vierge à son tribunal; et, dissimulant ses mauvaises dispositions, sous un extérieur affable, il s'informa du nom, de la qualité et de la patrie de Benoite; puis il l'engagea à renoncer à la religion de Jésus-Christ, pour adorer les dieux de l'Empire. Celle-ci repoussa cette insinuation avec simplicité et fit au juge une si belle peinture de la religion chrétienne, comparée aux erreurs païennes, qu'il resta confondu des sages raisonnements de cette jeune étrangère.

Changeant alors de langage, Matrocle essaya d'effrayer Benoite par la menace de tourments et de tortures. La Sainte l'assura que le plus grand bonheur qui pourrait lui arriver, serait de mourir dans les supplices pour la gloire de Dieu. Le juge, alors, ne garda plus de mesure et donna l'ordre aux bourreaux de la dépouiller de ses vêtements, puis il la fit étendre sur un chevalet et battre de verges. A chaque coup, le sang ruisselait, sans que la martyre poussât aucun soupir, mais elle remerciait à haute voix le Seigneur de ce qu'il l'avait jugée digne de souffrir pour lui. Matrocle, pour lui imposer silence, lui fit appliquer des soufflets avec tant de violence, que son visage était tout plombé. La vierge, dont le courage grandissait en proportion des souffrances qu'on lui faisait endurer, défia le tyran de la rassasier de peines et de douleurs, lui disant qu'il se lasserait plus tôt qu'elle; alors, pour abattre le courage de la généreuse martyre, Matrocle la fit étendre une seconde fois sur le chevalet et fit décharger sur son corps délicat et déjà ensanglanté, une telle grêle de coups de cordes, que la chair de ses membres tombait par lambeaux, et que ses entrailles paraissaient à découvert par l'ouverture des plaies. Au milieu de ces horribles souffrances, Benoite continuait à louer et à adorer le Seigneur à haute voix. Matrocle, fatigué de la constance de cette sainte fille et voulant éprouver si le repos de la nuit n'abattrait pas son courage, pour les épreuves du lendemain, la fit détacher et jeter en prison.

Pendant la nuit, que la Sainte passa en prières, un ange lui apparut qui la consola et l'encouragea; puis cet envoyé divin voulant montrer par un miracle la protection du Seigneur envers ses élus, guérit la martyre de ses profondes blessures, brisa les fortes chaînes qui attachaient la Sainte à la muraille, fit tomber les portes de la prison et sortir resplendissante de santé la jeune vierge si horriblement mutilée peu de temps auparavant.

Tout le peuple accourut en foule vers la prison pour voir ce miracle; mais la Sainte, à peine libre, prêcha ceux qui étaient accourus et convertit à la foi de Jésus-Christ le plus grand nombre de ses auditeurs. Matrocle, informé de ce qui se passait, fit traîner Benoite au pied de son tribunal, et la condamna à mort, comme magicienne, disant que tout ce qui venait d'avoir lieu provenait d'un commerce criminel avec le démon. La Sainte, en entendant son arrêt de mort, invoqua le nom de Jésus-Christ et, comme son divin Sauveur sur la croix, pria Dieu de pardonner à ses bourreaux. Matrocle, irrité de se voir vaincu par le calme et la sérénité d'une jeune fille, que ses cruautés n'avaient pas pu abattre, saisit une petite hache dont il frappa sur le cou de Benoite; mais cet instrument étant trop faible

pour trancher la tête, il lui porta un second coup à la tempe, ce qui la fit tomber par terre. Le juge saisissant alors avec rage sa victime par les cheveux, acheva de lui couper la tête à force de coups de hache.

Ce martyre eut lieu le 8 octobre de l'an 562, sous le règne de Julien l'apostat, un mois juste après que Benoite était arrivée à Origny (8 septembre 562). Le corps de la Sainte resta à la place où elle avait été immolée ; mais, le soir, des fidèles le mirent respectueusement en terre au lieu même de son supplice. Le lieu de la sépulture de sainte Benoite resta longtemps inconnu, à cause des persécutions contre l'Église. Mais 500 ans après, c'est-à-dire le 26 mai 662, ces saintes reliques furent, par révélation, retrouvées ensevelies, dans un tombeau de pierre, enterré à l'endroit même où est aujourd'hui placée l'église du Mont-d'Origny. On transporta en grande pompe les ossements de la Sainte dans l'église d'Origny, et le peuple accourut en foule à la procession solennelle qu'on fit le jour même de l'Invention. Telle est l'origine de la belle procession qui se fait tous les ans, le premier dimanche d'octobre, de l'église du Mont-d'Origny aux arbres de Notre-Dame-du-Thil. On voit aujourd'hui, dans la baie d'une fenêtre de l'église du Mont-d'Origny, un sarcophage en pierre de marbre bleu, surmonté d'un toit à double égout, qui porte sur le pignon l'inscription suivante, que nous rapportons textuellement avec ses erreurs de date et de faits :

MONUMENT NOUVEAU, POSÉ SUR UN TRÈS ANCIEN, EN MÉMOIRE DU CORPS DE STE BENOISTE, MARTYRÉE, AUX ARBRES DU THIL, EN 286, TROUVÉE EN CE LIEU, A LA FIN DU VII<sup>e</sup> SIÈCLE; TRANSFÉRÉE EN L'ÉGLISE DE L'ABBAYE ROYALE D'ORIGNY; RÉVÉRÉE COMME PATRONNE DE CETTE PAROISSE ET DE TOUS CEUX QUI LUI SONT DÉVOUÉS. FAIT EN 1758.....

Les précieuses reliques de sainte Benoite furent, peu de temps après leur invention, renfermées dans une châsse ; on conserva pieusement la clochette avec laquelle la Sainte appelait les fidèles à son catéchisme (1), et la petite hache qui avait été, dans les mains de Matrocle, l'instrument du supplice de Benoite. Une seconde châsse fut faite en 1255, par ordre de l'abbesse Emmeline de Mauny. *Le miroir d'Origny* nous en a conservé le dessin. Elle avait 1<sup>m</sup> 40 de longueur, 0<sup>m</sup> 66 de largeur, et 0<sup>m</sup> 80 de hauteur.

Elle était d'argent ciselé et repoussé, dorée en partie et ornée de nombreuses pierreries. Au pignon, elle portait les statues de la Vierge et de sainte Benoite, de 0<sup>m</sup> 50 de hauteur ; sur les côtés on voyait les statues des douze apôtres, dans des niches en plein cintre, séparées par des co-

(1) Cette prétendue clochette existe encore ; elle est en cuivre qui a été doré ; les parois sont fort épaisses et elle rend, avec un battant fort long, un son clair. Elle avait la vertu, dit la légende, d'écarter, lorsqu'on la sonnait, le feu du tonnerre, et de mettre en fuite les démons. Lors de la procession qui a lieu chaque année, le jour de la Trinité, un ecclésiastique porte la clochette qui est baisée avec vénération par les assistants.

lonnes. Sur la couverture, six compartiments représentaient, en demi-bosse, les différents épisodes du martyre de sainte Benoite, et tout autour, une espèce de dentelle d'or et d'argent enrichissait ce chef-d'œuvre du XIII<sup>e</sup> siècle.

La châsse portait encore sur chaque pignon l'écusson armorié des deux abbesses qui l'avaient fait restaurer. Sur le pignon de droite, on voyait les armoiries de Catherine de Montluc (1), et sur le pignon de gauche, les armoiries d'Hélène de Sabran.

Lors de la Restauration de 1769, la châsse fut ouverte et on y trouva un coffre fermé à serrure dans lequel étaient trois anciens petits coffrets d'ivoire et de bois, fermant à clé, bardés de fer et d'argent. C'est dans ces trois coffrets qu'étaient enveloppés, dans de la toile d'or, les ossements de la vierge martyre.

A côté de l'église d'Origny, une communauté de filles desservie par des *moines blancs* (2) s'établit sous l'invocation de saint Waast; ce fut l'origine de la célèbre abbaye des religieuses Bénédictines d'Origny-Ste-Benoite. Ces religieuses firent bâtir une église sous l'invocation de saint Pierre, et y transportèrent, en 876, les reliques de sainte Benoite. Ce monastère fut, à la même époque, enrichi de grands biens par Charles-le-Chauve et sa femme Ermentrude, nièce du comte de Vermandois; ses biens, déjà très-importants, s'accrurent ensuite par les libéralités des comtes de Vermandois, des seigneurs de Ribemont et de Moy, du roi saint Louis et de son fils Philippe-le-Hardi. Les religieuses de cette abbaye devaient être au nombre de quarante dames professes et de quatre servantes. Pour être admise, il fallait être noble damoiselle. A la suite des dames religieuses, dites *de Chœur*, il y avait des sœurs converses pour les travaux secondaires. Les dignitaires de l'abbaye étaient : l'abbesse, trois prieures, la chapelaine, la chantre, la sacristine, l'organiste, l'infirmière, la grènetière, la cellérier, etc.

L'abbaye a eu longtemps un corps de logis appelé la *chambre du Roi* et le *logis de M. le Dauphin*, ce qui indiquerait que les rois venaient souvent visiter cette abbaye. On y exerçait largement les devoirs de l'hospitalité et il y avait toujours de nombreux visiteurs qui étaient reçus et logés dans l'hôtellerie du couvent.

Ce riche monastère, qui n'était protégé que par des moyens de défense très-insuffisants, consistant en des murs élevés, garnis de petites tours, a été bien des fois ruiné et incendié : en 1559, par les Anglais; en 1444, par les Bourguignons; en 1552, par l'armée de Marie d'Autriche; en 1557 et 1595, par les Espagnols; enfin, en 1642, par un incendie épouvantable

(1) Marie-Catherine de Montluc, fille de Jean-Alexandre de Montluc, seigneur de Balagny, et de Rénée Clermont d'Amboise.

(2) C'est du moins l'opinion de Pierre de St-Quentin (*Miroir d'Origny*, p. 284). Le *Gallia Christiana* émet un doute à ce sujet (t. ix. p. 621).



A l'occident, un vaste bâtiment, servant de logement tant aux étrangers qu'aux officiers de la maison, contenait au moins huit appartements. A la suite de l'église était placé le cloître, composé de quatre galeries, symétriquement disposées autour d'un préau, servant de cimetière pour les religieuses. C'était sous ces galeries que se trouvaient les portes communiquant à l'église, à la sacristie, à une vaste chambre où les dames de chœur tenaient leurs assemblées capitulaires, aux cuisines, à la dépense et à un magnifique dortoir où, sous le même comble, se trouvaient quarante-deux chambres de plein-pied.

Au-delà du cloître, se groupaient toutes les dépendances, placées de manière à faciliter les divers services, à ne pas nuire à la circulation générale, et à rapprocher entre elles les constructions élevées pour la même destination, l'infirmerie avec l'apothicairerie, la chapelle des malades, le logement des domestiques. Plus loin on trouvait la boulangerie, la blanchisserie, la brasserie, la boucherie, une glacière; enfin du côté du bras de la rivière d'Oise, une ferme complète avec basse-cour, colombier, écuries, bergeries, hangars, granges, etc., etc. On voit que cette communauté pouvait se suffire à elle-même. A la suite des bâtiments, un jardin d'agrément avec charmilles, orné de plusieurs pavillons, de vastes potagers, des vergers plantés d'arbres à fruits complétaient l'enclos du monastère, fermé de hautes murailles et contenant environ six hectares.

La procession qui se fait aujourd'hui tous les ans, le dimanche de la Trinité, aux arbres du Thil, et qui attire un nombreux concours de fidèles, était autrefois une très-grande solennité qui avait lieu le mercredi de la Pentecôte. La magnifique châsse de sainte Benoite était portée en grande pompe par les curés et chapelains dépendant de l'abbaye. Le prêtre officiant tenait la clochette et le prédicateur portait la hache.

Les nombreux possesseurs de fiefs mouvant de l'abbaye d'Origny (1) étaient obligés d'accompagner à cheval la procession jusqu'aux arbres du Thil. Pendant que l'officiant faisait une prédication aux fidèles, les fiefés venaient rendre hommage à Madame, assise sous la porte du couvent appelée *des Dames*, en compagnie de ses dames d'honneur, avec la chapelaine, tenant sa crosse; les cavaliers présentaient leur épée à l'abbesse qui offrait une paire de gants au premier arrivant; puis ils retournaient reprendre la procession au Thil et la ramenaient jusqu'au couvent. Dans l'après-midi, un magnifique repas était offert par l'abbesse à tous ses fiefés.

Le lendemain de cette procession, on faisait à l'abbaye l'ouverture des *grands jours*, c'est-à-dire des plaids généraux, où chacun des sujets de l'abbaye était appelé à répondre des obligations qu'il avait contractées envers le monastère.

(1) Les terroirs d'Origay, Mont, Neuville, Pleineselve, Beaurieux, Verly, les fermes de Courjumelles, Landifay, Wiermont, Couvreur, Parpe-la-Cour, etc., dépendaient en grande partie de l'abbaye.

Dans la liste des abbeses de ce riche monastère, on trouve plusieurs noms des grandes familles de France :

Isabeau d'Aci, en . . . . .	1315.
Jeanne d'Offémont. . . . .	1335.
Jeanne et Agnès de Craon. . . . .	1400.
Jeanne et Catherine de Longueval. . . . .	1419.
Jeanne de Fay . . . . .	1475.
Charlotte de Cresquy. . . . .	1511.
Louise de Bourbon. . . . .	1511.
Rénée de Lorraine, fille du duc de Guise . . . . .	1555.
Antoinette de Lorraine, fille du duc d'Aumale. . . . .	1583.
Antoinette de Coucy . . . . .	1585.
Marie-Catherine de Montluc. . . . .	1604.
La princesse Marie-Anne-Éléonore de Rohan Soubise. . . . .	1722.
Hélène de Sabran, en 1778, — de Narbonne, en. . . . .	1790.

L'abbesse était nommée par le roi; elle devait le confirmer sa nomination par l'évêque de Laon; à son retour, elle faisait son entrée dans Origny, montée sur une haquenée blanche, entourée de ses dames d'honneur. A l'église, elle était reçue par son grand-vicaire, l'archidiaque et les autres officiers qui l'attendaient pour la mettre en possession de son siège abbatial.

L'abbesse ne sortait jamais que dans un carrosse attelé de quatre chevaux, même pour aller faire des collations dans un jardin superbe nommé le *Jardin de la Folie*, situé à peu de distance de l'abbaye. Elle était très-sévère pour les mœurs, et les anciens nous ont dit qu'avant la Révolution, on voyait, sur la place d'Origny, vis-à-vis la porte du couvent, deux poteaux auxquels l'abbesse avait quelquefois fait attacher, à l'issue de la messe, avec un collier de fer, pendant trois ou quatre heures, les jeunes filles de la commune qui se conduisaient mal. L'abbaye avait, pour les malfaiteurs, une prison et un cachot situés sous le colombier de la ferme.

Les religieuses, pour se mettre à l'abri des invasions ennemies, possédaient, dès 1414, une maison de refuge à Saint-Quentin, située rue de la Grange; un peu plus tard, en 1418, rue de la Gréance; en 1559, rue au Cerf; en 1657, dans la rue du Grenier-à-Sel, rue qui, à cause de la maison de refuge de l'abbaye, a porté depuis lors le nom du *Petit-Origny*; une chapelle avait été construite dans cette maison, et la châsse de sainte Benoite y fut longtemps déposée. Le roi Louis XIV y entendit la messe, le 14 octobre 1654, lorsqu'il vint à St-Quentin, accompagné du cardinal Mazarin, de Villeroy, du Plessis-Praslin, du duc de Danville, de Le Tellier, du duc de Créquy, du prince de d'Espinoy, etc., etc.

Les armes du monastère d'Origny-St-Benoite étaient, sans doute à cause de son origine royale, d'*azur semé de fleurs de lys sans nombre*; l'écusson, surmonté de la crosse abbatiale, était placé au milieu de deux palmes liées par un ruban.



L'abbaye avait deux sceaux : le petit portait la figure de l'Agneau pascal; le grand sceau représentait sainte Benoite à genoux, entre une croix et un croissant, et Matrocle debout, sur le point de lui couper la tête avec sa petite hache. Une couronne à trois fleurons tombe du ciel sur la tête de la Sainte, qui a à ses pieds deux fleurs de lys. On lit autour :

**Sigillum. Monasterij. Scae. Benedictae. Aurigny.**

L'abbaye d'Origny renfermait, en 1792, vingt-cinq religieuses professes et quinze sœurs converses; ces saintes filles furent chassées du couvent par la tempête révolutionnaire. Plus tard l'abbesse, Madame de Narbonne, fut mise en arrestation à St-Quentin, où elle mourut. La châsse, les ornements sacrés, les cloches et la riche argenterie furent emportés au district de St-Quentin. La châsse fut démontée et les débris envoyés à la monnaie de Lille. Les tombeaux ne furent pas à l'abri des profanations révolutionnaires, et le corps d'Hélène de Sabran, arraché de son cercueil, fut traîné par les cheveux dans les rues d'Origny. Ce monastère fut vendu, démoli; aujourd'hui, la charrue passe à l'endroit où étaient l'église, le cloître, etc., et de tous ces vastes logements, il ne reste plus qu'un des pavillons d'entrée et la brasserie.

Un manuscrit, connu sous le nom du *Livre de la Trésorerie d'Origny*, écrit en 1515 par l'ordre de Helie de Conflans, alors chanoine de Saint-Waast d'Origny, du temps de l'abbesse Isabeau d'Aci, nous a transmis, avec la plus grande partie des renseignements que nous venons de donner, de curieux détails sur l'office du Saint Sacrement et sur le *Mystère des Trois Maries* qui se jouait dans l'église de l'abbaye, le jour de la Résurrection (1).

Les personnages qui paraissaient dans ce drame étaient : les trois Maries, un marchand de parfums, un ange, le Seigneur, les Apôtres et un chœur pour chanter les répons. Le dialogue, qui était chanté en français barbare entremêlé de mots latins ou de phrases latines, offre un spécimen de la langue latine à son déclin, et de la langue française à son origine. Au dessus du texte se trouve la musique notée tantôt en neumes, tantôt en plain-chant. Ce document est certainement un des monuments les plus curieux de la littérature dramatique et de la musique du XIII<sup>e</sup> siècle. Il caractérise le moment où la foi, pour réveiller l'attention plus exigeante des fidèles, eut recours à la représentation des scènes liturgiques. Ces spectacles religieux, d'une simplicité sévère et d'une certaine grandeur, étaient dans le goût du temps, et les spectateurs y accouraient en foule pour y assister avec une pieuse curiosité.

CH. GOMART.

(1) M. de Coussemaker, si connu par ses travaux intéressants sur la musique liturgique, se propose de publier ce curieux mystère.